

## La Centrale

La Centrale n'est pas tout à fait un *white cube*, puisque les murs de tôle et de placo y sont peu nombreux. Accrocher ne doit pas y être chose facile. Il y fait très chaud. Il y a de grandes vitres, du sol au plafond sur deux côtés, en plein soleil. Et une vue sur quelques constructions, sur un espace de travail industriel qui est aussi un espace naturel parfois très vert, sableux, enneigé rarement, exceptionnellement, je me souviens, le jour où, il y a un an, j'ai peint les quelques pans de murs en blanc.

Il faut que je vous dise, cela se passe en Ardèche, d'où je viens.

Au centre d'une zone d'activité qui est une carrière alluvionnaire, j'ai installé mon atelier. C'est dans ce contexte que je me suis mis à peindre à l'extérieur, avec la lumière et la chaleur comme outils de travail.

Par ici, un autre artiste avant moi avait bien connu le plaisir de peindre en extérieur. C'était à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Un peintre venait travailler l'été dans cette carrière. Il choisissait des lieux pittoresques au bord de la rivière et peignait des paysages sur toile. C'était *le* peintre. Cet artiste avait la particularité de travailler à moitié nu. Cela était encore tout à fait possible ici au début des années 1980. Quelques années plus tôt, il y avait eu dans le département l'arrivée des néoruraux hippies, au mode de vie très dévêtu. Peut-être le peintre était-il de ceux-là. En me rappelant qu'il portait comme un string une sorte de culotte bouffante qui laissait apparentes ses deux fesses, j'ai pensé que je n'avais jamais vu son visage. De ce peintre, je n'ai jamais vu non plus un seul tableau. Je ne connais que ses gestes, son dos et ses fesses. Sa présence, qui chaque fois me surprenait, me faisait sourire et m'inquiétait tout autant. Il est revenu plusieurs étés, jusqu'à ce que le propriétaire du terrain, qui estimait le type peu généreux, ne veuille plus le voir. C'est ainsi qu'il a disparu.

Quelle fantaisie cela aurait été d'aller regarder les tableaux là où ils se faisaient. Que s'y passait-il ? Y aurait-on reconnu une forme, une figure ? Comment étaient-ils peints ? Puisque, comme je le crois, personne n'a vu, une exposition à La Centrale ne serait qu'une forme différée

de ce que personne n'a vu.

Chaque exposition pourrait être un reste, peut-être une scorie, une réminiscence ou une survivance. Peut-être une forme de compagnie pour ceux qui travaillent ou vivent à côté sans savoir ce qui s'y passe.

L'espace existe tel que je le décris ici, et il faut concevoir les dispositifs qui pourraient y être présentés. Ce seraient des expositions à réaliser simplement, à n'importe quel moment, par surprise, pour un temps indéterminé, sans vernissage, et dont on pourrait n'avoir connaissance qu'après coup, via des rumeurs, des images ou des descriptions. Après tout, si le rapport physique avec les œuvres engage un temps fondamental, il est néanmoins très minoritaire dans l'approche que nous avons de l'art ainsi que de ses espaces. Nous fréquentons majoritairement les œuvres ou les lieux de l'art par la documentation photographique et la diffusion des images en circulation sur l'espace web.

Pour dire quelque chose de mon intention, la meilleure façon d'en parler serait de citer un passage de *L'Homme atlantique* : vers la fin, Duras parle d'une fleur dans un parc. Elle a poussé puis elle a fleuri et personne ne l'a vue.

*On dit que le plein été s'annonce, c'est possible. Je ne sais pas. Que les roses sont là déjà, dans le fond du parc. Que parfois elles ne sont vues par personne durant le temps de leur vie et qu'elles se tiennent ainsi dans leur parfum, écartelées, pendant quelques jours et puis qu'elles s'effondrent.*

Au moment même où nous vivons, il existe des millions de formes dont nous n'avons pas ou jamais eu connaissance. Des rivières d'eau ont coulé sur Mars. En Afrique, des jaguars noirs photographiés il y a cent ans et que l'on croyait disparus n'ont en fait jamais cessé de vivre. Des œuvres d'art existent, inconnues ou oubliées. Tout près d'ici, en 1994, trois spéléologues ont découvert la grotte Chauvet. Inaccessible au public, cette grotte renferme à ce jour des peintures rupestres parmi les plus anciennes de l'humanité. Dans les années 1980, lors des randonnées du mercredi après-midi après le collège, on avait bien remarqué, près de la roche, les souffles d'air et leur étrange parfum de noix de coco qui émanaient de la paroi de la combe d'Arc depuis la

préhistoire. C'était à n'y rien comprendre et pourtant c'était ça.

Et puis, plusieurs années après, à la faveur de la conservatrice du Patrimoine qui s'était intéressée à mon travail d'artiste, j'avais été invité à visiter cette grotte. Tout cela, toujours là depuis toujours. Le dessin de la silhouette du fantôme d'un ours mort en hibernation. Les lignes fraîches dans l'argile tendre et lisse ici depuis plus de trente mille ans. *C'est très fragile. Faites attention à ne pas toucher s'il vous plaît.* Et puis, très vite, il avait été temps de sortir. Plus jamais peut-être je ne reverrais ce que je venais de regarder. Après ce jour d'été intense, les images sur internet et les films documentaires ont prolongé à leur façon une expérience du réel de l'art.

C'est depuis tout cela que quelque part La Centrale existe.

Nicolas Tourre, mars 2019